

Auguste MARIN



Photo : A.M.L.

Par Jean-Luc WAUTHIER

1992

Service du Livre Luxembourgeois

On a beaucoup commenté, déjà, la destinée tragique et très pure d'un poète en qui son ami Armand Bernier avait vu *une âme de cristal*. Tragique, la vie d'Auguste Marin le fut, puisque l'auteur du *Front aux vitres*, n'ayant que peu publié, fut fauché par la guerre à vingt-neuf ans, peu de temps après avoir trouvé, non sans peine ni repentirs ni silences, sa parole véritable.

Marin à peine disparu surgirent, hélas!, les étiquettes. Bien malgré lui, ce poète à l'écart de la politique comme des clans littéraires de l'époque devint, avec Périer, le chef de file et la référence obligée de ce que la critique, toujours à l'affût de la facilité, nomma, pour se simplifier la tâche, *les poètes blancs* ou autres *poètes de la pureté*. On imagine avec quel mépris l'intégrité inquiète de Marin, lui-même critique de tout premier plan, eût refusé, si elle en avait eu le temps, cette formule simpliste et commode, presque insultante même quand on devine le haut combat de chaque instant

que fut pour lui la poésie, lutte dont son œuvre même porte la trace.

Aujourd'hui que la plupart de ceux qui l'ont connu et aimé – de Roger Bodart à Armand Bernier et Gustave Camus – sont allés, hélas!, le rejoindre dans l'invisible; à l'heure où ceux qui ne l'ont pas approché vivant sont devenus ses amis en poésie, il me paraît urgent de proclamer, à la suite d'André Gascht, que Marin fut avant tout un vrai poète; un poète de l'attente, de l'exigence et de la rigueur, fauché certes en pleine ascension vers la maturité créatrice, mais qui, à la veille de sa mort prématurée, éleva, tel le wanderer schubertien, de rares et ultimes chants échappés au silence et traversés par la beauté fulgurante de l'éclair poétique.

Hors de tout alibi idéologique ou esthétique, mais au cœur des désarrois secrets qui hantèrent cette jeune vie décapitée, Marin doit enfin occuper une place véritable, celle d'un grand poète de la rigueur formelle et de l'éthique intérieure même.

Biographie

1911 : Naissance, à Châtelet. Famille de la bourgeoisie catholique.

*Doux esclave de ta famille
qui tient à sa réputation
tu es le jeune homme tranquille
apprécié des salons.*

A.M. (***Premiers poèmes***).

1928-1929 : *La Revue sincère*, puis *Le Thyrses* publient ses premiers poèmes.

1930 : Ses études secondaires terminées, il se rend à Louvain, pour y entreprendre des études de Droit. Il les réussira. Peu doué pour le Barreau et ses effets de manche, il sera cependant stagiaire chez Paul Struye en 1937-38.

1931-1940 : Collabore de façon intermittente à la *Revue Générale*, au *Thyrse*, à la *Revue Nationale*, etc... ; il donne, surtout, de nombreux textes à *L'Avant-Poste*.

1931 : Les éditions Rex, à Louvain, publient son premier recueil, *Statues de neige*.

1931-1935 : Roger Bodart, Armand Bernier, Charles Plisnier découvrent et louent sa poésie. Milosz et Patrice de La Tour Du Pin (entre autres) lui écrivent des lettres chaleureuses. *Vous êtes un admirable poète*, lui dit l'auteur des ***Enfants de septembre***.

1934 : Il reçoit le prix Verhaeren pour *Le Front aux vitres*, second recueil que publiera, le 15 octobre, *L'Avant-Poste*.

23 novembre 1935 : *L'Avant-Poste* et *Le Thyrses* organisent un banquet en son honneur.

1936-1938 : Période de grande inquiétude spirituelle et matérielle (travail, mobilisation, service militaire, menaces de guerre et, surtout, crise poétique intense). De ces longs mois fiévreux datent ses premiers hauts chants.

1937 : remarquable conférence sur Odilon-Jean Périer, qui sera publiée en 1939 par *L'Avant-Poste*.

24 mai 1940 : Mort du lieutenant Auguste Marin, sur la Lys. *Un poète mort trop jeune, je veux dire mort avant d'avoir pu donner la vie des mots à la jeunesse éternelle qui chantait en lui, c'est tout un monde de couleurs et de souffles dont nous sommes à jamais frustrés.* (Robert Vivier, in *Hommage à A. Marin*, *L'Avant-Poste*, 1945).

1945 : *L'Avant-Poste* publie un hommage collectif à Marin. Parution de *Traces* (brève anthologie) aux éditions de l'Hippogriffe.

1950 : Parution de *Oeuvres* (anthologie beaucoup plus complète) aux Cahiers du Nord.

1977 : Jacques Antoine publie les *Oeuvres poétiques* de Marin, édition définitive établie par André Gascht.

Texte et analyse

*Que les derniers chanteurs se lèvent
effaçant la ville et la mer
avec des mots volés aux rêves :
Je célèbre un règne désert.*

*Plus rien ne me rattache au monde
ni la parole d'un ami,
ni la fraîcheur de ces murs d'ombre
où ma main trouble prend appui.*

*Voici les grands pays de sable
parés pour les noces du froid.
Je passe un fleuve redoutable :
le ciel s'est détourné de moi.*

(Derniers poèmes.)

Ce texte, un des derniers d'Auguste Marin, composé de trois strophes d'octosyllabes, s'ouvre d'une manière techniquement risquée : ce *que* dont la lourdeur et la banalité sont heureusement contrastées par la légèreté finale du vers (*se lèvent*). S'agit-il ici d'un *que* marquant le souhait ou l'injonction ? Je pencherais, pour ma part, pour la seconde solution : à l'inverse de tant de vers de Marin hantés par la fragilité, la suggestion, la prière, voici, en effet, un vers dur, autoritaire. À qui s'adressent les ordres du poète ? À des *chanteurs*, qui sont les *derniers*. Ici encore, deux pistes de réflexion lexicale : dernier a-t-il le sens de ultime ou de moins bon ? Mystère. En tout cas, ces derniers chanteurs sont chargés d'une connotation négative : ils *effacent* les choses, tant humaines (ville) que naturelles (la mer) et ils *volent*. Sans doute peut-on

voir en eux la fin du monde, ou d'un monde (impression déjà apportée par le mot *dernier* au vers 1). Au reste, cette première strophe s'achève comme elle a commencé : dans l'équivoque sémantique. Ainsi, si (vers 4) les mots *célèbre* et *règne* sont assez oratoires ou, en tout cas, chargés de solennité, ils se voient comme anéantis ou, tout au moins, atténués par le vocable final : *désert*. Ces contrastes sémantiques, nombreux et dont le mystère, on l'a vu, est préservé, se voient dans le premier "mouvement" du poème, relayés par des contrastes de structure. Ainsi les vers 1 et 4 sont impératifs et énonciatifs de réalités (le 4 surtout). Par contre, les vers 2 et 3, plus conformes à la manière et au ton habituels de Marin, sont des pastels fragiles, laissant une impression d'effacement, de transparence. De même, les trois premiers vers se tournent vers le monde extérieur, alors que le quatrième, d'une manière relativement abrupte, nous replonge dans le monde intérieur, monde que les deux points du vers 3 présentent comme une conséquence inévitable, sur le poète, de l'action des chanteurs.

On constatera bientôt que, par rapport aux deux autres, cette première strophe reste la plus énigmatique, peut-être parce qu'elle est lourde du thème du gouffre, de l'absence, du néant. Peut-être, aussi, parce que, à son insu, le poète la présente comme une ouverture obscure pour lui-même, comme si le sens et la nécessité du poème ne lui apparaissaient pas encore clairement.

La seconde strophe se voit investie d'un sens beaucoup plus clair. On y pressent le refus du monde dans ce qu'il a de plus cher (*la parole d'un ami*). D'où vient ce rejet ? Du fait que le poète se sent comme corrompu, altéré (*ma main trouble*) et en même temps, fragilisé (*prend appui*). Par rapport à la première strophe, la vision du poète paraît concentrer son faisceau, passer du vaste (*la ville et la mer*) à l'intime (*ces murs d'ombre*). Mais, ici encore, c'est au lecteur d'interpréter les raisons qui ont détaché le poète du monde. Comme dans toute vraie poésie, c'est au lecteur d'imaginer les clés du poème.

Après l'adagio intime et poignant de la deuxième strophe, la troisième renoue avec le climat lexical et psychologique de la première : le ton et le décor reprennent un côté grandiose (*grands pays, parés, fleuve redoutable*) mais, on le voit, toujours conoté négativement (*les noces du froid* - nouveau paradoxe apparent ; *le fleuve redoutable* ; *le ciel s'est détourné*). L'allusion à la mort selon les anciens est d'une évidence voulue, quasi littérale (*je passe un fleuve redoutable*). Le dernier vers rejoint le fond des abîmes : après le monde terrestre (deuxième strophe), c'est le monde céleste qui échappe au poète (*le ciel s'est détourné de moi*). L'anéantissement est complet, et on garde l'impression d'avoir vu une mystérieuse prophétie s'accomplir. Notons au passage qu'à l'époque, certains ont cru pouvoir mettre en rapport le fleuve redoutable du poème et la mort, au bord de la Lys, d'Auguste Marin en mai quarante. Cette interprétation me semble réductrice et, pour tout dire, caricaturale, la notion de "fleuve de la mort" amplifiant davantage le texte.

Parti du vaste, de l'universel (*ville, mer, désert, monde*), le poème s'achève par le mot *moi*, qui traduit, rétrospectivement, l'intuition que, d'entrée de jeu, nous avons : à savoir qu'il s'agissait ici d'un drame intérieur, joué par et au milieu de références concrètes à valeur de symbole. Au reste, on avait déjà pu remarquer la présence grammaticale insistante de ce *je*, dès le vers 4 certes, mais aussi dans les vers 5, 8, 11 et 12.

Choix de textes

À Claude JACQUEMINOT.

*Levez doucement les paupières
sur l'enfant qui marche sans bruit.
Il vient d'une étoile étrangère,
son visage n'est pas d'ici.*

*Apprenez-lui la vie terrestre,
la source où boivent les oiseaux
et ce peu d'amour qui vous reste,
traces d'un ange à vos berceaux .*

*Contez-lui vos chers souvenirs,
ceux des morts et ceux des vivants,
mais n'allez pas jusqu'à lui dire
que tout est pâture des vents*

(Le front aux vitres - Liminaire)

À Armand BERNIER.

*Elle avait la peau si blanche
d'avoir trempé dans le ciel
qu'on la crut d'abord un ange.*

*Ses lèvres au goût de sel
disaient tant de mers tranquilles
qu'on la crut venue d'une île.*

Auguste MARIN - 12

*Mais on vit un peu de boue
cachée au creux de ses paumes.
Il fallut bien qu'elle avoue
n'être qu'une enfant des hommes.*

(Le front aux vitres.)

*Si tous les oiseaux étaient pris aux pièges
et tous les poissons morts dans les filets,
si les arbres fondaient comme la neige
et s'éteignaient, l'été, les feux-follets,*

*si toutes les mers désertaient les grèves
ou s'il n'était plus d'anges dans le ciel,
et si tu restais seul avec tes rêves
parmi l'effondrement universel,*

*trouverais-tu dans ton âme profonde
assez de joie pour recréer le monde ?*

(Le front aux vitres)

À Jules SUPERVIELLE.

*Tu as perdu toute mémoire
du monde étrange où tu vécus.
Les hommes n'ont plus de visage,
leurs mains ne te connaissent plus.*

*Voici surgir d'entre les eaux
un beau Pays de solitude.
Les arbres, doux voleurs d'oiseaux,
chantent pour toi et se dénudent .*

*Les villes sont aussi légères
et aussi pures que la pluie.
... N'était ce cœur pétri de terre,
tu vivrais là selon ta vie.*

(Le front aux vitres)

*Elle vint près de la fontaine, dénoua lentement ses cheveux et l'eau
emprisonna son image.*

*Des bruits confus et légers couraient dans l'espace. Elle se trouva
belle. Assise sur la pierre, elle n'était plus qu'un peu de rêveuse lumière.*

Alors, une feuille chanta, puis une autre. Le prince parut.

Elle ne s'étonna point. « C'est une légende », pensa-t-elle.

*Et elle se laissa emporter sans savoir que la mort prenait parfois ce
visage tant souhaité de l'amour.*

(Le front aux vitres.)

*Soyez témoins, ma calme chambre
et vous, mes objets familiers,
qu'un oiseau d'or vint me surprendre,
porteur du merveilleux collier.*

*Son vol était souple et fragile
comme la course au bonheur
et je le poursuivais, agile,
du tendre piège de mon cœur.*

*Il disparut par la fenêtre,
mais il restait entre mes doigts
tant de lumière et tant de joie
que le matin se mit à naître.*

(Le front aux vitres.)

*On dit qu'elle attendra pour naître
que les hommes se soient tus.*

*Est-on sûr de la reconnaître
à des signes si confus ?*

*La nuit dérange nos paupières
et mêle en secret nos cheveux ;
sous nos mains, comme à ciel ouvert,
dorment de grands oiseaux fiévreux.*

*Ah ! nous croyons saisir la joie
que le bruit de l'aube éveille
Mais elle est morte à notre voix
pour gagner d'autres sommeils*

(le front aux vitres.)

C'est une ville provinciale à laquelle un fleuve épargne toute médiocrité. Elle repose au creux d'une boucle d'eau tranquille, gardée comme une dormeuse. Ses rues étroites et sages promettent un accueil exemplaire et je ne sais quelle intime sécurité. Les gens n'y sont pas autrement qu'ailleurs, j'imagine, et pourtant ils se découvrent vite, simples, ouverts à l'étranger. Je conçois aujourd'hui comme ce climat confiant devait séduire Bifur, rendre sans objet sa prudence innée à l'égard de ce qu'il ne connaissait point, lui qui n'abordait les hommes et les choses qu'avec de froides précautions et une sage réticence du cœur. Il fallait gagner Bifur, le mériter. Ce n'était point hauteur, ni vanité, mais simplement qu'il était incapable d'amoindrir quoi que ce fût et qu'il vouait à tout abandon une ferveur inestimable. Et maintenant, promeneur, je parcours cette ville où il vécut quelques semaines et à laquelle je dispute le seul souvenir de mon ami que je n'aie point très net, l'unique confiance qu'il m'ait jamais refusée.

(Traces.)

*Un peu de silence à la bouche,
elle traversait les montagnes.
Les bergers qui parlent aux pierres
ne savaient pas les mots à dire.*

*Elle vint aux portes des villes
près des enfants abandonnés
et l'un, quittant ses compagnons,
murmura : « Je sais qui vous êtes... »*

*Mais avant qu'il eût dit son nom,
elle fut changée en nuage.
Deux pêcheurs ont trouvé son âme
incorruptible, entre les vagues.*

(Derniers poèmes.)

*Venue de trop loin pour nos yeux,
la jeune fille est transparente.
Vous touchez ses mains, ses cheveux
et la croyez toujours vivante.*

*Or, elle n'est pas si mortelle
qu'on ne puisse lui prêter vie.
Son ombre est seule à rester d'elle
comme une très longue fatigue.*

*Son ombre juste assez légère
et tellement unie aux vôtres,
qu'à se nourrir d'herbe et de terre,
elle devient semblable aux hommes.*

(Derniers poèmes.)

Auguste MARIN - 16

*Nancy, je ne sais plus votre endroit sur les cartes
ni quel fleuve imprévu dessinait vos contours.
C'est une boucle d'eau que ma mémoire écarte :
vous approchez soudain par de secrets détours.*

*O ville sans maisons tellement inventée
à force de nourrir mon unique souci,
pour le loisir et le repos de ma journée,
je vous bâtis en moi et vous nomme Nancy.*

*Je vous donne une place aux ferrures habiles,
un parc longtemps désert, des morts silencieux,
je mêle un nom de femme à votre nom de ville
et c'est Nancy toujours qui règne sur ces lieux.*

(Derniers poèmes.)

*Écoute la chair et sa faim,
– écoute l'âme si tu penses –
et partage un peu de ce pain
qui doit tromper notre innocence.*

*Le sang s'arrête dans les corps
où commence une triste fable.
Ne sens-tu pas venir la mort
chaque fois plus reconnaissable ?*

*La nuit se prépare à confondre
ce faux délice et le tourment
d'être déjà parmi les ombres
sous l'apparence des vivants.*

(Derniers poèmes.)

Auguste MARIN - 17

*Homme que le malheur épie,
brûlant d'un méprisable feu,
– lueurs, ténèbres de la vie –
tu reçois et délaisses Dieu.*

*Tu peux reconnaître les lentes
visiteuses de ton exil.
Leurs yeux, leurs mains, tu les inventes
comme une eau fine sur tes cils.*

*Entends leur pas dans ta mémoire
où le bruit d'ossements futurs
impose à tes raisons de croire
cette faiblesse de l'Impur*

(Derniers poèmes.)

Synthèse

« Depuis que Marin n'est plus, combien de fois ai-je pris la plume pour dire ce que je pensais de ce grand jeune homme sensible et réservé, aimable et distant, ironique et rêveur, que je connus avant qu'il n'eût vingt ans et qu'aujourd'hui encore je désespère de définir ! Chaque fois, après avoir ébauché un portrait, je déchirais la page. Quelque chose m'échappait que je ne pouvais dire, quelque chose qui était l'essentiel. J'avais beau interroger mes souvenirs, évoquer telles conversations d'autrefois, reprendre ses poèmes, ses articles, ses lettres, interroger ses amis, rien ni personne n'apportait ce témoignage, cet éclaircissement, cette révélation que vainement j'attendais. »

Ainsi s'exprimait, en 1945, dans un hommage collectif rendu par *L'Avant-poste* à Auguste Marin, son ami Roger Bodart. Extrêmement subtil dans sa justesse, ce texte pourrait, à lui seul, constituer la synthèse de notre approche. Personne, en effet -à commencer par Marin lui-même dans ses rares moments de confession pudique- n'a jamais pu circonscrire vraiment l'étrange démarche poétique de l'auteur du ***Front aux vitres***, parcours à la fois éphémère par le temps qui lui fut imparti et durable par la rigueur absolue dont il fut, dans les dernières années du poète surtout, imprégné.

En fait, si l'on y regarde de près, la démarche poétique de Marin s'esquisse avec ***Statues de neige*** (1931), s'affirme avec ***Le front aux vitres*** (1934) et s'épanouit dans les derniers poèmes (1937-1939), inédits de son vivant ou parus en revue. Cinq ans à peine, donc, pour dire l'essentiel. Or, l'essentiel est dit et bien dit. La jeune fille et sa transparence, d'abord. Le poète rôdant sans cesse autour de ce thème qui l'a visiblement fasciné, va le reprendre, le creuser inlassablement, y mener cent variations fertiles. Contrairement à ce qu'une lecture naïve pourrait faire croire, ce n'est pas tant la jeune fille qui le retient, mais plutôt cette double entrevision qu'elle suggère : la transparence et l'a-

réalité de celle dont l'*âme incorruptible* est venue de trop loin pour nos yeux. Mais bientôt, au côté de celui de la jeune fille surgit le thème de la ruine du moi, de sa déréliction ; tout entier frémissant dans *Que les derniers chanteurs*, ce signe négateur est, dès le début, présent dans l'univers intérieur du poète : *brûle tes yeux*, dit-il, *rien n'est à voir/que ce carnage et cette attente*. Et qu'est d'autre ce **Front aux vitres**, sinon celui des *veilleurs de chagrin* dont Éluard murmurerait le nom à Marin ? (Au reste, lire et aimer Éluard en 1930, voici encore de quoi détruire la légende d'un Marin tout entier tourné vers le passé.)

Donc, cette œuvre, apparemment si cristalline, est écartelée entre ces deux pôles : la jeune fille « hors d'atteinte » car délibérément placée au-delà du réel et la matérialisation sordide d'une vie ressentie comme agression, cécité, absence, mort. Cet orage intérieur, ce cœur déchiré, il n'appartient pas à Marin de le porter en écharpe. Bien plus proche de Ravel que de Liszt, de René Char que d'Henry Michaux, il lui faut, au contraire, resserrer le nœud gordien de la pudeur, porter, toujours plus serrée, l'armure de la forme afin de comprimer, d'étrangler, de « refouler » dirait-on aujourd'hui, un séisme intérieur dont Marin redoutait l'irruption si dévastatrice (et dont il n'est pas exclu qu'il ait, si le poète avait vécu, tari ou déferlé un jour).

Robert Vivier, on l'a vu tout à l'heure, a usé du mot *frustration*. Et c'est bien l'impression que l'on retirerait de l'œuvre brève de Marin si, par le miracle de la forme précisément, chaque grand poème de lui, non seulement n'arrêtait le temps, mais aussi échappait au temps. Rarement poète aura mieux réussi à saisir cet instant d'éternité inaliénable qui est le salaire de la véritable effraction poétique. Ses plus beaux textes – je n'en retiendrais même que deux, suffisant à sa gloire : ***Nancy je ne sais plus*** et ***Que les derniers chanteurs se lèvent*** – sont à jamais **inscrits**, dans une sorte de no man's land, de lisière intemporelle et sacrée. En lévitation, immobiles, ils demeurent en notre esprit, avec leurs effrois matés, leur sérénité conquise, leur plénitude de beau fruit mûr à jamais échappé au pourrissement.

Auguste MARIN - 20

Marin, le dernier chanteur, a disparu avant de connaître les mutilations, les avatars et les défigurations de l'existence qui l'auraient altéré et dont, il le savait, sa poésie ne serait pas, elle, sortie vivante. *Je ne chanterai pas très haut ni très longtemps*, disait-il pour nous consoler...

Jean-Luc WAUTHIER.